

Walter Vogt

La Toux

*histoires vraisemblables
et invraisemblables*

traduit de l'allemand par François Conod

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UN SUBSIDE DE TRADUCTION
ACCORDÉ PAR LA FONDATION PRO HELVETIA
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR LA VILLE DE MURI BEI BERN
ET PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

« LA TOUX »,
DEUX CENT SOIXANTE-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
D'HUGUETTE PFANDER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF
ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
DESSINS DE COUVERTURE : PETER WEZEL,
EXTRAITS DE L'ÉDITION ORIGINALE DE *HUSTEN*, DIOGENES VERLAG, 1965
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE,
© FONDATION HORST TAPPE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

NOUS NOUS SOMMES EFFORCÉS, SANS SUCCÈS, DE RETROUVER
L'ILLUSTRATEUR PETER WEZEL. NOUS EFFECTUERONS TOUTE
MODIFICATION ÉVENTUELLE DANS NOS PROCHAINES ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL :
« HUSTEN »
PREMIÈRE ÉDITION : DIOGENES VERLAG, 1965
ÉDITION DE RÉFÉRENCE POUR LA TRADUCTION :
WALTER VOGT, « HUSTEN »,
WAHRSCHEINLICHE UND UNWAHRSCHEINLICHE GESCHICHTEN,
DANS LE RECUEIL « DIE SIBIRISCHE REISE » UND ANDERE ERZÄHLUNGEN.
« WERKAUSGABE ». SECHSTER BAND, ERZÄHLUNGEN I.
NAGEL & KIMCHE IM CARL HANSER VERLAG MÜNCHEN, 1994

ISBN 978-2-88241-267-6
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 1990 NAGEL & KIMCHE IM CARL HANSER VERLAG MÜNCHEN
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :
© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Vivere sì –
pericolosamente no
(phrase sur un autocollant)

TITRE ORIGINAL :

« HUSTEN »

PREMIÈRE ÉDITION : DIOGENES VERLAG, 1965

ÉDITION DE RÉFÉRENCE POUR LA TRADUCTION :

WALTER VOGT, « HUSTEN »,

WAHRSCHEINLICHE UND UNWAHRSCHEINLICHE GESCHICHTEN,
DANS LE RECUEIL « DIE SIBIRISCHE REISE » UND ANDERE ERZÄHLUNGEN.
« WERKAUSGABE ». SECHSTER BAND, ERZÄHLUNGEN I.
NAGEL & KIMCHE IM CARL HANSER VERLAG MÜNCHEN, 1994
« LE HAVRE-NEW YORK », « UNE HISTOIRE INOFFENSIVE »
ET « PETITE LÉGENDE » N'ONT PAS ÉTÉ REPRIS DANS LA
« WERKAUSGABE ». EN REVANCHE, « L'ÉCRASEUR », « LA DERNIÈRE
HISTOIRE » ET « LICENCIEMENT » NE FIGURAIENT PAS DANS L'ÉDITION
ORIGINALE, MAIS ONT ÉTÉ AJOUTÉS DANS LA « WERKAUSGABE ».
TOUTES CES HISTOIRES SONT TRADUITES ET PUBLIÉES
DANS LE PRÉSENT RECUEIL

LA TOUX

LE LENDEMAIN de son quarante et unième anniversaire, Félix Wieder se mit à tousser. C'était une petite toux sèche, haut perchée, nerveuse, agaçante sans doute, mais nullement préoccupante. Félix Wieder, qui s'y connaissait, examina sa gorge dans le miroir et la trouva un peu rougie. Chez les Wieder, il y avait toujours une provision de gouttes et de pastilles contre les légers refroidissements, et Félix ne s'inquiéta pas de sa toux; le jour suivant, elle avait déjà tellement augmenté qu'elle attira l'attention de sa famille, de ses collègues de bureau – Félix Wieder était haut fonctionnaire – ainsi que de sa secrétaire.

On avait eu une fin d'été trop chaude, et même les journées de septembre, baignées de splendeur estivale, brillaient et pesaient sur la ville. Personne, dans ces conditions climatiques, ne cherche la

petite bête derrière une grippe d'arrière-été avec un peu de toux – on estima tout au plus, lorsque la toux se fit plus fréquente, plus sonore, plus gênante, qu'avec son refroidissement, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, Félix aurait eu le droit de rester à la maison – pour lui, cela aurait mieux valu, et pour ses collègues de bureau, la perspective de se faire contaminer par lui et souffrir de la même affection n'avait rien de séduisant. Sa femme et ses enfants en revanche trouvaient surtout épuisante cette perturbation graduelle de la paix nocturne. Au début, personne ne dit rien. Mais lorsque les aboiements secs et clairs retentirent nuit après nuit, à la fin presque sans interruption, et lorsque au bureau, entre deux phrases qu'il disait, Félix se mit à éclater inexorablement en toux et toussotements nerveux, toujours plus fort, toujours plus longtemps, toujours plus souvent – chacun pensa du coup qu'il fallait faire quelque chose. Anna, sa femme, l'incita à aller trouver le médecin de famille, qui le tapota, l'ausculta, le radiographia, préleva son sang pour des examens et l'invita à cracher – il importait au plus haut point d'examiner l'expectoration –, Félix n'avait pas d'expectoration, et le médecin ne trouva rien – rien que la toux.

« Vous avez la toux », dit-il en haussant les épaules, « ça arrive. Sans doute agaçant, mais sans danger. Prenez ces gouttes. »

Les gouttes atténuèrent la toux, indiscutablement, mais elles rendaient aussi terriblement somnolent et faisaient la bouche sèche. Il était hors de question de prendre ces gouttes pendant la journée, à cause du travail, sans parler de conduire la voiture.

Donc, à la grande joie de la famille Wieder, les nuits furent plus calmes, les journées en revanche restèrent perturbées, et une délégation des collaborateurs les plus proches de Félix Wieder finit par se rendre chez le chef de service ou le chef du personnel, tout au moins chez le monsieur qui, selon eux, était compétent dans pareille circonstance, pour prier le collègue Félix Wieder, lequel était apprécié de tous, ceci bien sûr dans son propre intérêt, de prendre ses distances par rapport à la poursuite du travail dans la présente conjoncture, à savoir la maladie, donc la toux, car il s'agissait sans doute aucun d'une perturbation sérieuse – dans son propre intérêt naturellement –, de se rendre chez un spécialiste, peut-être même de se soumettre à un examen clinique.

Ce qui fut communiqué à Félix sous forme polie et plutôt vague. Comme il ne semblait pas trop hostile à une consultation chez le médecin de confiance de l'office, son supérieur l'agenda pour le jour même. Inutile de mentionner que Félix fut examiné à nouveau, aussi à fond que la première fois, avec le même résultat : la toux.

Le médecin de confiance fut toutefois d'avis qu'on ne pouvait plus laisser durer la toux de Félix Wieder; il lui fit un certificat d'incapacité de travail et l'invita à se rendre le surlendemain à la clinique du professeur Wüthrich, un interniste très connu, dont on pouvait s'attendre qu'il s'y connaisse en toux. Félix entra donc à l'hôpital, pour trois jours seulement lui dit-on, et on l'examina une fois de plus, soigneusement, à fond, consciencieusement – un jeune assistant s'occupait de lui, le médecin-chef veilla à la bonne marche des examens,

ce qui était superflu du moment que la procédure était réglée d'avance, et pour finir le professeur Wüthrich lui-même procéda à un examen approfondi et impartial.

Le professeur Wüthrich était un homme exceptionnellement grand et gras, avec une façon bien à lui de haleter. Cela l'irritait que ce Félix Wieder tousse et que lui, le professeur, ne sache pas pourquoi. Il eut une éructation d'abord agacée, puis menaçante, tandis qu'il inspectait Félix de fond en comble, le tapotait, l'auscultait et l'engageait à respirer profondément, à retenir son souffle, à tousso-ter, à tousser, à ne plus tousser, à dire où il avait mal. Félix n'avait pas mal. Vers la fin de la consultation, le professeur Wüthrich se mit lui-même à tousser. C'en était trop. La veine de la colère enfla sur son front, il fallait terminer cette consultation — d'une façon ou d'une autre. « Nous ne trouvons rien », dit-il. « Vous avez la toux, sinon rien. » Il haletait, et Félix ne savait que penser.

« Rhabillez-vous. » Félix obéit.

« Il porte un maillot de laine », pensa le professeur. « À part ça, il tousse, et je ne sais pas pourquoi. » Wüthrich dévisageait Félix, lequel était en train d'essayer de nouer sa cravate sans miroir. « Peut-être », insinua-t-il avec prudence, « que votre toux est d'origine psychique — du chagrin, des soucis... Vous devriez consulter un spécialiste. »

À grand-peine, Félix avait réussi son nœud de cravate — Wüthrich se demanda pourquoi ce Wieder portait de si hideuses cravates rouges —, maintenant il tripotait son col de chemise. « Un psychiatre ? » demanda-t-il.

« Peut-être », rétorqua Wüthrich. « Réfléchissez-y. Les maladies psychiques n'ont rien de honteux... Et nous ne trouvons rien. » Félix ne pouvait se décider tout de suite, que le professeur veuille bien comprendre – tout cela était arrivé si vite –, mais il y réfléchirait. « En tout cas, vous ne pouvez pas aller travailler ainsi. J'informerai vos supérieurs. »

Félix remercia. On le congédia. Le séjour à l'hôpital – « rien que trois jours » – avait duré dix-sept jours, ou plutôt : si on comptait pour entiers les jours d'entrée et de sortie, même dix-huit.

Félix Wieder rentra à la maison, examiné à fond, pourvu de divers médicaments nouveaux, un peu affaibli par le séjour à l'hôpital, et continua à tousser. Il prenait des remèdes toujours plus forts afin d'avoir ne serait-ce qu'un petit peu de répit la nuit, et, pour finir, la torpeur due aux produits chimiques ne le quitta plus de toute la journée. Sa femme et ses enfants souffraient de sa toux incessante – on n'en voyait pas la fin –, souffraient surtout de la présence continuelle du père si bizarrement transformé par la chimie. De son côté, Félix devint irascible et mal luné, trouvant incroyable qu'il n'ait pas même droit à sa toux.

Lorsqu'un beau jour il remarqua que son meilleur ami, qui jusque-là lui rendait régulièrement visite, commençait à l'éviter, et que le médecin de famille lui déclara ne plus rien pouvoir entreprendre sans le traitement psychiatrique proposé par le professeur Wüthrich, Félix se résolut à prendre rendez-vous chez le D^r Meyer-Stoos, un psychiatre relativement jeune. Entre-temps, on

était arrivé à mi-décembre. Le D^r Meyer-Stoos s'était fait un certain nom grâce à un procédé, prétendument développé par lui, qu'il appelait « thérapie constructive de la personnalité ».

« Je vais libérer la structure de votre personnalité », déclara-t-il à Félix lors de la première rencontre, « afin que vous puissiez aménager votre vie en conséquence. » Cette libération était censée s'opérer à travers de prétendus exercices ; par là, le D^r Meyer-Stoos entendait une série de pratiques exécrables et répugnantes, différentes de cas en cas, donc « individualisées ».

Comme premier exercice, il imposa à Félix de tousser fort et sans vergogne à chaque fois qu'il pensait devoir se retenir à tout prix. Simultanément, il l'envoya à un concert religieux qui devait se donner un des soirs suivants. Entre le *Magnificat* de Bach et une cantate de Buxtehude, comme il ne faisait pas mine de quitter l'église de son propre chef, Félix fut empoigné par un mélomane colérique et musclé, un monsieur à cheveux blancs, puis, sous les murmures de protestation ou d'approbation des autres auditeurs, saisi par le manteau et jeté dehors dans la neige qui floconnait doucement.

Le D^r Meyer-Stoos fut content de ce succès. Il augmenta progressivement ses exigences et, en même temps, soutint la personnalité de Félix par un remède coup de fouet assez puissant. À son propre étonnement et à celui de tous, Félix ne toussait plus guère.

Peu avant Noël, dans le cadre d'un exercice – depuis quelque temps, les consignes étaient

beaucoup plus floues et lui laissaient une marge de manœuvre nettement plus grande qu'avant —, Félix Wieder se précipita chez un fleuriste et paya les yeux de la tête toute une branche d'orchidées, ne se laissa toutefois pas convaincre d'acquiescer également l'arrangement qui allait avec, lequel aurait pourtant coûté une bouchée de pain et, à travers le froid mordant, brandit la branche sans emballage, comme un coureur amok son couteau. Félix se perdit dans les ruelles étroites et désertes de la vieille ville, pour se retrouver à l'improviste devant une porte ouverte. Au rez-de-chaussée, les boîtes aux lettres avaient l'air de nichoirs pour pinsons exotiques; sur l'une d'elles, il lut le nom «Gasser Marie» et, au-dessous, griffonné d'un crayon maladroit, tremblant: couturière. Félix ne connaissait absolument pas la couturière Marie Gasser, décida néanmoins de lui apporter les orchidées; *laeliocattleya*, un superbe hybride, lui avait répondu la vieille fleuriste quand il avait demandé le nom de ce miracle botanique, mais il n'avait pas besoin de le dire à cette Gasser Marie.

Félix frappa et entra sans attendre la réponse, se précipita dans le sombre appartement bas de plafond, passa devant la cuisine où pourrissaient des oignons, devant des meubles, des habits, des étoffes, des lampes, des plantes vertes — quelque part dans une cage un perroquet nain — et tout à fait au bout, sous une lumière trouble, derrière une montagne de draps et d'étoffe: racornie, rabougrie, maigre, les yeux écarquillés d'effroi (que voulait ce type avec cette branche fleurie?): la couturière Gasser Marie. Elle poussa un petit cri quand Félix lui

mit les orchidées dans les mains, voulut dire quelque chose — « merci », probablement, toute sa vie elle n'a su que dire « merci » à tout le monde — mais la commissure droite de sa bouche retomba sans vie, un ronflement sonore sortit de sa bouche au lieu du « merci » —, Marie Gasser, yeux grands ouverts, s'effondra dans son siège.

Félix et le D^r Meyer-Stoos passèrent des jours inquiets. Mais comme nulle part ne parut l'annonce de la mort d'une Gasser Marie, couturière, et comme la police ne semblait pas non plus à la recherche d'un homme aux orchidées, ils retrouvèrent leur calme. Entre-temps, la fête de Noël était arrivée, et le D^r Meyer-Stoos, qui avait une famille nombreuse, suspendait les exercices pendant les fêtes, afin de n'être pas exposé à de désagréables surprises de la part de ses patients.

Après Nouvel-An, il s'avéra déjà difficile d'imaginer de nouveaux exercices pour Félix Wieder, car il avait fait preuve de succès initiaux presque trop beaux, et il ne fallait pas abandonner le principe d'une gradation incessante des exigences. Il y avait longtemps qu'il n'était plus question de toux, et chacun était plus que satisfait ; mais le malheur voulut qu'au cours d'un exercice Félix attrape un refroidissement. Il s'agissait, par une nuit de pleine lune, depuis un canot, de s'emparer d'un cygne qui ne parvenait pas à fuir assez vite à cause du lac en partie gelé, et de le tuer ; pourquoi au fond ne voyait-on pas les couleurs même lorsque la lune était au plus clair, se demanda Félix pendant que le sang coulait noir du grand corps de l'oiseau resplendissant. C'est donc lors de cet exercice qu'il

prit froid, eut de la fièvre pendant quelques jours, et la toux fut de nouveau là.

On se décommanda par téléphone auprès du D^r Meyer-Stoos : Félix était malade, oui, assez gravement, et, en ce qui concernait la toux, c'était revenu comme avant, on ne pensait pas qu'il reprendrait la thérapie constructive de la personnalité. Le D^r Meyer-Stoos regretta, souhaita un prompt rétablissement, ceci assez tièdement, il n'avait jamais vraiment espéré grand-chose de sa méthode pour le traitement de la toux – encore moins la toux de ce Monsieur Wieder, avec ses succès trop rapides au début ; voilà donc que la rechute était là, et tout avait été en vain – il restait une seule consolation au D^r Meyer-Stoos, à vrai dire de taille : il rédigea la facture, sans la surfaire, à la mode de chez nous, et referma le dossier.

À peine s'était-il à peu près remis que Félix fut convoqué à la clinique du professeur Wüthrich pour un examen de contrôle. Là, sur la radiographie des poumons, on trouva une tache. Ce n'était qu'une petite tache, molle, floue, mais une tache tout de même. Le radiologue voyait la tache à gauche, le professeur Wüthrich et ses assistants la voyaient à droite, le chef de clinique ne voyait pas de tache du tout, mais il ne s'estimait pas entièrement compétent dans ce domaine – bon, finalement on se mit d'accord qu'en tout cas il y avait une tache, sur le poumon, à gauche, non à droite, ou plutôt à gauche – non, à droite, bien entendu, car enfin le professeur Wüthrich était le chef. Donc la tache était à droite. Félix était devenu un cas. Tous furent soulagés du fait que cette toux tenace n'avait

pas besoin d'une origine psychique, que maintenant il y avait une tache sur le poumon, qu'on pourrait enfin traiter – « élucider » fut le mot qu'ils employèrent. Le chef de clinique émit également l'avis qu'il pouvait s'agir d'un refroidissement récent, qui n'aurait rien à voir avec la toux d'origine.

« Vous n'y pensez même pas », éructa Wüthrich en colère. Non, en effet, il n'y pensait pas, mais il avait jugé de son devoir de mentionner cette possibilité.

« La toux est exactement comme avant » – avec cette constatation du professeur Wüthrich, aussi peu réfutable que prouvable, comme ont coutume de l'être les observations des chefs (qui donc est capable de garder à l'oreille le son exact de sa toux, et si vraiment il n'a pas changé, qu'en déduire ?) – la discussion était terminée.

Félix fut examiné. Des jours durant, on ne lui donna à avaler que des objets, depuis le mince tuyau en caoutchouc souple jusqu'à l'épais tube de métal, et un peu de thé. Déjà au début d'un examen, il apprit à reconnaître si l'instrument frayait son chemin vers le poumon ou vers l'estomac, une observation dont il ne pouvait savoir si elle ne lui serait pas utile un jour. En outre, il fut tellement affaibli par d'innombrables prises de sang que, à la fin de la semaine, il gisait sans forces, pâle et maigre dans son haut lit d'hôpital, incapable de se défendre pour ou contre quoi que ce soit. Pourtant le tout ne lui fut pas pénible et ne le fit pas souffrir, car au-dessus il y avait l'émanation bienfaisante et diffuse d'une préoccupation humanitaire...

Quand les résultats des examens furent au complet et que Félix lui-même fut de nouveau, dirait-on en langage juridique, en état de déposer, le professeur Wüthrich le fit derechef venir dans son cabinet, s'assit derechef en face de lui, haletant et éructant, et l'examina derechef, si possible sans parti pris. Derechef, ce moyen ou haut fonctionnaire maigre lui déplut, avec sa toux et sa tache au poumon, à droite (à droite, évidemment) – et au fond Wüthrich ignorait à nouveau pourquoi. Pourquoi la toux – pourquoi la tache? Le professeur Wüthrich était exaspéré, et il sentit que, si la consultation se prolongeait, il se mettrait lui aussi à tousser.

« Peut-être qu'il faudrait ouvrir », grommelait-il sourdement.

« Ouvrir? »

« Opérer. »

« Opérer? »

« Pas maintenant, bien sûr, pas à cause de cette petite tache-là, à droite sur le poumon... mais plus tard, peut-être. »

Il y eut une pause. Félix avait visiblement peur d'une opération. Le professeur Wüthrich poursuivit :

« Vous avez une tache au poumon droit... Il vous faut faire une cure, en altitude. Trois mois, et puis on verra. »

Félix tenta de protester, en vain, il était déjà inscrit.

Donc Félix partit pour une cure d'altitude : forêt de sapins, forêt de mélèzes, air montagnard, pluie, brouillard, forêt d'épicéas, soleil, forêt

d'épineux, forêt d'épineux – durant trois mois. Comme personne ne l'examinait plus, il reprit des forces. Il serait exagéré de prétendre que la toux s'était améliorée pendant la cure en sanatorium. Lorsqu'il retourna à la clinique du professeur Wüthrich pour un nouvel examen de contrôle, tous le reconnurent immédiatement à sa toux aiguë, sèche, nerveuse.

« Vous n'allez pas me dire qu'il s'agit d'une nouvelle maladie », siffla Wüthrich contre son chef de clinique, lequel n'avait rien prétendu de semblable. Le professeur Wüthrich était de mauvaise humeur car, dans son rapport médical final sur la cure de Félix Wieder, le médecin-chef du sanatorium – en son temps, Wüthrich avait favorisé et organisé son élection au sanatorium – avait parlé d'une tache au poumon *gauche*. Cela pouvait n'être qu'une faute de frappe. Félix fut à nouveau examiné à fond, avec le même résultat. Il continuait à tousser aussi fort.

Expectorations ? Pas d'expectorations.

Crachement de sang ? Pas de crachement de sang.

La toux. Une toux sèche, aiguë, nerveuse, tourmentante et agaçante pour les autres.

Et une tache sur le poumon – à droite.

La nouvelle radio le confirma : à gauche.

Comme le professeur Wüthrich discutait du cas Wieder Félix (toux) avec ses assistants, le chef de clinique mentionna le fait que le radiologue avait à nouveau décrit la tache à gauche – lui-même ne se sentait pas compétent... Le professeur Wüthrich poussa un cri, et son poing gras et mou tomba serré

sur la table. « À droite. » Il était tout à fait de l'avis du professeur, s'empressa de dire le chef de clinique, ne se sentait toutefois pas compétent. Wüthrich se calma. « À droite », ricana-t-il. « Les gens qui n'arrivent pas à distinguer leur droite de leur gauche ne devraient pas devenir médecins. » L'un des assistants rougit : il n'y arrivait pas.

« Il faudrait l'opérer », continua froidement Wüthrich. « Une maladie chronique. Personne ne peut savoir ce qui se cache là-derrrière. »

Tous furent d'avis qu'il fallait opérer Félix Wieder. Ainsi cesserait cette agaçante dispute sur la gauche et la droite. En outre, cette toux était vraiment dérangeante, et finalement c'était la meilleure solution pour Félix Wieder lui-même. Wüthrich éructa : « Il faut que je le lui dise. Il a peur de l'opération. » Le chef de clinique haussa les épaules. Il trouvait cette peur compréhensible. Les assistants avaient le regard vide. Wüthrich éructa encore une fois : « Il le faut... Personne ne sait ce qui se cache là-derrrière. »

Puis il se rendit chez Félix pour lui annoncer que malheureusement, malheureusement, sa maladie était chronique et qu'il fallait l'opérer, parce que personne ne pouvait savoir ce qui se cachait là-derrrière...

L'allusion fit mouche. Félix Wieder, qui avait tout surmonté jusqu'à présent, devint blême comme un cadavre et se mit à pleurer sans bruit.

« Mais ce n'est vraiment pas si grave », le consola Wüthrich, jovial et tonitruant, et il lui donna une tape d'encouragement sur l'épaule gauche.

L'opération fut donc chose décidée.

Lorsque Félix se retrouva seul dans sa chambre d'hôpital, quelque chose se rebiffa en lui – le cygne lui revint à l'esprit, le sang qui sortait noir du corps dans la nuit de pleine lune, Gasser Marie, les orchidées déposées dans les mains raides, elle recroquevillée et muette – qu'était-elle devenue ? Anna, les enfants... Il devait prouver à ce Wüthrich que lui aussi avait son mot à dire avant de se faire opérer – qu'ensuite cela se passerait de toute façon, Félix Wieder n'en doutait pas. Par le chef de clinique, il fit savoir à Wüthrich qu'il souhaitait se rendre à Vienne pour consulter un spécialiste, et que la concrétisation de l'opération dépendrait de son *consilium* – il prononça le mot avec soin et jubilation.

Quand il l'apprit, Wüthrich commença par fulminer, puis il rit et chargea le chef de clinique de transmettre le dossier Wieder Félix au collègue de Vienne.

Huit jours plus tard, la réponse de Vienne arrivait : on était bien entendu prêt à examiner ce Monsieur Wieder pour *consilium*, et on le pria de s'annoncer à la clinique dès son arrivée à Vienne, ne pensait toutefois nullement que le *consilium* demandé différencierait de l'avis du distingué confrère Wüthrich. Félix fit le voyage en Caravelle. Bien qu'il souffrait d'une maladie chronique et peut-être incurable, la peur d'un accident d'avion ne diminuait absolument pas, Félix éprouva au contraire une terreur bestiale jusqu'à ce que l'appareil atterrisse enfin à Schwechat. Après coup, l'avion lui rappela un cygne en vol. Lorsque, avec le bus de la compagnie aérienne, il

fut arrivé à l'Opernring, il lui fallut tout d'abord un café noir et brûlant.

Ensuite, il se traîna sans but dans la ville qui rayonnait sous le printemps – lilas, nuages dorés et chant intarissable des merles –, le soir il rendit visite à sa vieille logeuse à la Kolingasse. Oh, ce furent de tristes retrouvailles – la vieille dame pratiquement desséchée, condamnée au fauteuil, et Félix toussant, malade chronique au plus fort de son âge d'homme. Ils n'allèrent se coucher qu'à l'aurore, après avoir bu des quantités infinies de café et de vin rouge hongrois, car chacun craignait la nuit à sa façon.

Le matin suivant, Félix se leva tôt afin de s'annoncer à la clinique pour la consultation. Le professeur lui fit savoir qu'il le recevrait le jour même, à quatre heures. Félix erra à nouveau sans but dans la ville, car il n'osait pas retourner chez sa vieille dame sans faire rapport. Ce jour-là, comme il le supposa plus tard, il passa par tous ses endroits préférés : Votivkirche, Maria am Gestade, Saint-Étienne, Kärtnerstrasse, Ring – sans doute mangea-t-il aussi quelque chose à midi – il n'aurait pas su le dire en se présentant à la clinique à quatre heures pile.

Un monsieur distingué le reçut, élégant, cheveux blancs, soigné à l'extrême. Il se déclara enchanté – dit qu'il avait étudié le dossier d'anamnèse et était parfaitement au courant. Puis il posa quelques questions, sourit d'un petit sourire et pria Félix de se déshabiller pour qu'il puisse l'examiner et l'ausculter. L'examen se déroula en silence. De-ci de-là, le professeur exhortait Félix à toussoter ou à respirer profondément...

Quand l'examen fut terminé, le professeur se redressa, posa le stéthoscope sur la table et pria Félix de se rhabiller. Maintenant, son visage était extrêmement sérieux. Il prit place derrière son bureau et, d'un geste, offrit un siège à Félix, farfouilla dans le dossier de la clinique Wüthrich et tendit à la lumière les radiographies qu'il avait apportées. « C'est une décision difficile », dit-il presque imperceptiblement, mais en articulant avec soin, « et je comprends que vous hésitez, monsieur Wieder, je le comprends même très bien... » Félix se pencha en avant et, inconsciemment, il mit la main derrière l'oreille pour mieux comprendre le professeur.

« Cependant — » Le professeur viennois fit une pause.

« Vous toussiez depuis plus de six mois, n'est-ce pas?... » Félix acquiesça.

« Vous avez une tache sur le poumon — »

Il chercha dans les papiers la lettre de Wüthrich: « À droite... »

Félix acquiesça.

« Je crois, mon cher monsieur Wieder, que je dois vous conseiller la même chose que mon confrère Wüthrich. Mon examen ne met rien en évidence qui s'y oppose. Avec lui, vous êtes en bonnes mains. L'intervention n'est pas facile mais, de nos jours, une telle opération n'est plus aussi dramatique qu'autrefois. Vous vous trouvez en bonnes mains — »

Félix acquiesça et avala sans salive. Il semblait blême et accablé. Le professeur essaya de le reconforter quelque peu.

« Vous avez de la chance que le mal — »

Il jeta un nouveau coup d'œil à la lettre de Wüthrich: — «soit à droite. L'opération est beaucoup plus simple à droite qu'à gauche. La proximité du cœur —»

Un geste vague accompagna ces paroles. Curieusement, Félix se sentit réconforté.

«Ce ne sera pas une intervention particulièrement importante.» Le professeur se leva.

«Je vais écrire quelques mots au professeur Wüthrich. Veuillez lui présenter mes hommages.»

Ils prirent congé.

Dehors, c'était toujours le printemps: lilas, nuages dorés et chant intarissable des merles. Félix était content. Deux jours après, il prenait l'avion pour retourner chez lui.

Le chirurgien, spécialiste connu des opérations du poumon, à qui fut confié Félix pour la réalisation de l'opération, avait été quelques années plus tôt, avant que ne commence sa fulgurante carrière, patient du D^r Meyer-Stoos. Le D^r Meyer-Stoos avait même été amené à parler de lui, sans mentionner de nom, bien entendu, lors d'un entretien avec Félix.

«J'ai eu une fois un chirurgien comme patient», avait-il raconté à Félix. «Il faut savoir que les chirurgiens sont très rarement atteints dans leur santé psychique... mais une fois j'en ai quand même eu un. J'ai libéré sa personnalité, et il s'est avéré qu'il avait bien trop peu de temps pour cueillir des fleurs. C'était tout simple: les fleurs lui manquaient. Il n'osait jamais renvoyer un patient sans l'opérer. Le patient ne s'attendait-il pas à être opéré par lui? Je l'ai fait changer d'avis et envoyé quatre semaines aux narcisses. Quand il est revenu,

il était transformé. Il n'opère plus qu'à moitié moins qu'autrefois, va aux fleurs, est heureux et célèbre...» Comment faisait-il donc, avait demandé Félix.

« Tout simplement : il n'opère plus qu'une fois sur deux. L'infirmière donne un numéro à chaque patient. Les pairs, il est superstitieux, il les opère – les impairs, il les laisse aller. »

Félix avait laissé voir une certaine stupéfaction, et le D^r Meyer-Stoos avait poursuivi son récit : « Il n'opère que les poumons. Pour la gauche et la droite, il fait pareil : il alterne. » Félix l'avait regardé d'un air interrogatif.

« S'il devait s'occuper de toutes ces babioles de diagnostic, les fleurs n'y trouveraient pas leur compte et nous retournerions à la pitoyable case départ », avait estimé le D^r Meyer-Stoos. « Mais il fait les choses à la perfection : il alterne. »

Félix avait rétorqué quelque chose, sur quoi le docteur avait répondu : « S'il opère, mettons, le poumon droit d'un patient sur quatre, il a de bonnes chances d'être dans le vrai une fois sur deux. C'est davantage que ce à quoi peuvent prétendre la plupart des autres chirurgiens du poumon. »

Voilà donc ce que le D^r Meyer-Stoos lui avait raconté un jour – Félix ne se souvenait plus dans quel contexte. Maintenant, l'histoire lui revenait en mémoire. Justement à cause des narcisses : sur une armoire à instruments, il avait découvert un bouquet de narcisses, déjà un peu fanés. Mais jusqu'à ce qu'il se soit remémoré en détail toute l'histoire du chirurgien des poumons, l'infirmière anesthésiste avait depuis longtemps, à la pointe de l'aiguille,

trouvé la veine au creux du coude et injecté les premiers centimètres cubes d'anesthésiant.

Félix fut invité à compter. Il pensa aux narcisses et compta. À la fin il tomba sur le nombre trente-trois. Ce nombre lui plut. Il le répéta plusieurs fois, d'une langue pâteuse : trente-trois...

Le visage souriant de l'infirmière devint gigantesque et flou : trente-trois. Et comme il était sur le point de perdre ce nombre trente-trois qui, pour des raisons qui lui échappaient, lui plaisait tellement, de le perdre définitivement, une grande affiche colorée apparut à ses yeux : Arènes, c'était écrit sur l'affiche, des noms, des noms – et une phrase, douloureusement distincte, en capitales noires : CONFORMÉMENT AU RÈGLEMENT IL Y AURA UN TORO DE RÉSERVE¹. Félix sourit, puis son visage ressembla à celui de n'importe quel anesthésié.

C'était une de ces belles grandes opérations, avec quinze personnes. Quand on amena Félix, la salle d'opération était encore presque vide. Deux infirmiers le hissèrent sur la table d'opération. Des infirmières l'attachèrent et ôtèrent le drap. Le médecin anesthésiste parut, avec deux autres infirmières. Il introduisit dans la bouche de Félix Wieder le tuyau par lequel on le ferait respirer. Une des infirmières pressait à un rythme régulier un ballon noir qui se regonflait tout aussi régulièrement. Peu à peu, la narcose atteignit l'intensité requise. Entretemps, l'infirmière préposée aux instruments préparait son bazar rutilant comme de l'argenterie. La salle se remplissait. Le chirurgien, avec ses deux assistants, fit son entrée en dernier. Tabliers stériles.

¹ En français dans le texte (NdT).

Gants stériles. Il s'approcha du patient, saisit le scalpel et s'apprêta à couper : à gauche.

C'était le tour du côté gauche : il venait de s'en assurer.

À cet instant survint le professeur Wüthrich, avec sa suite d'assistants. Quand il se fut avancé, avec ses yeux myopes et son nez fouineur, il vit que le chirurgien allait intervenir à gauche.

« À droite », hurla-t-il, « la lésion est à droite, nom de tonnerre de Dieu : à droite ! » Les scialytiques tremblèrent. Le chirurgien jeta par-dessus son masque un regard étonné à l'interniste furibond. Il vit les narcisses trembler dans leur vase. Au passage, il remarqua qu'ils étaient déjà en train de se faner. Dommage – « Qui vous a dit que le foyer était à gauche ? Celui-là, je le ferai massacrer », éructa Wüthrich. Il était hors de lui.

Un objet en verre se fracassa par terre. Le chirurgien sentit qu'il voulait dire quelque chose – mais quoi... Tous le dévisageaient.

Alors il dit : « Oh, il ne s'agit pas de cela » – tout doucement, plus pour lui que pour les autres.

Sur quoi il s'éloigna du patient, pressa ses mains collées l'une contre l'autre, les leva, comme un prêtre en prière, afin que les gants restent stériles, et ordonna à travers le masque :

« Changement de côté. On ouvre à droite. »

Les linges volèrent, on en déroula de frais. Nouveau badigeonnage à l'iode. En quelques secondes, le malheur était réparé.

Lorsque le chirurgien célèbre dans sa spécialité, un peu troublé par l'incident et ayant toujours sous les yeux les narcisses déclinants, leva le scalpel pour

la seconde fois, le pointa puis appuya sur la peau de Félix Wieder, à droite cette fois, Félix s'étira, un frisson courut sur son corps anesthésié, et à travers le tuyau on entendit comme un râle.

Cette fois, ce fut le chirurgien qui cria : « Narco-
cose ! Il ne dort pas. »

Mais ce n'était pas la narco-
cose qui n'était pas assez intense. Car Félix Wieder était mort.